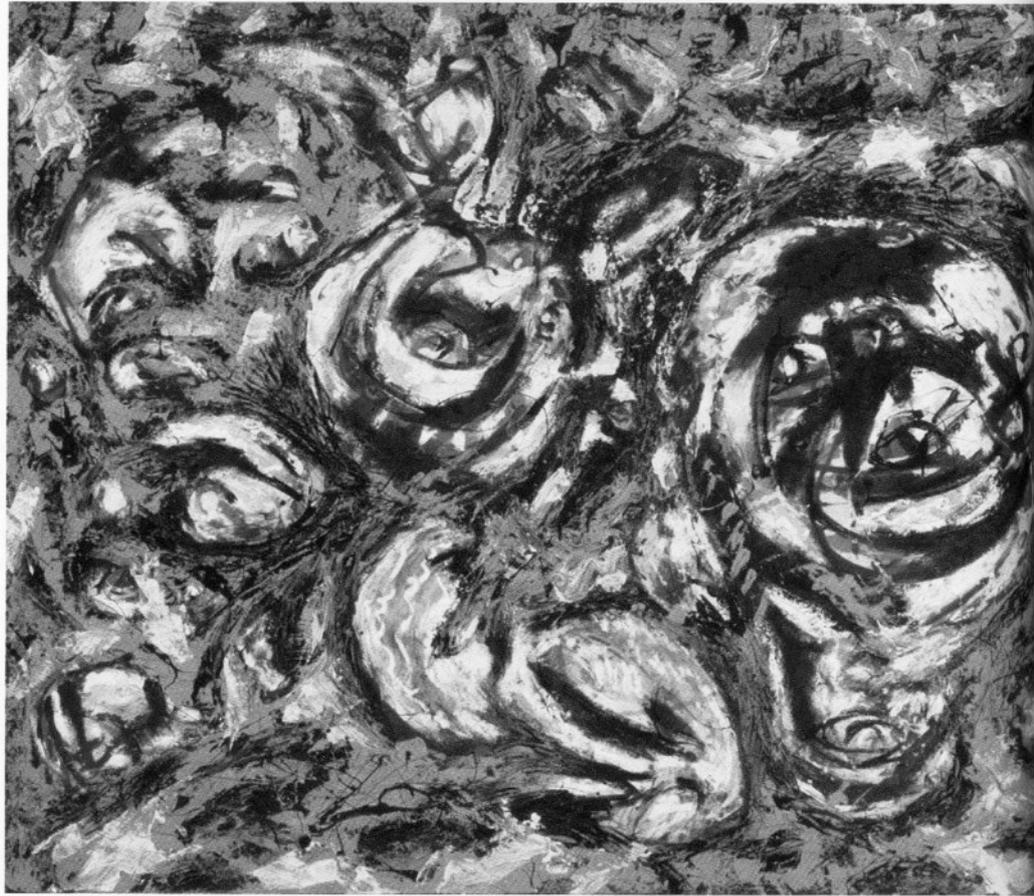


L'île maudite

Entre le témoignage et la fiction, Otto B. Kraus nous guide vers l'inconcevable, et qui pourtant eut lieu : le block des enfants d'Auschwitz-Birkenau.

O n peut, face à certains textes, hésiter entre deux approches : soit nous renonçons à toute précaution et nous plongeons dans une lecture comme *abandonnée*, à nos risques et périls, soit nous préférons nous prémunir et nous informer, avant une lecture pour ainsi dire *préservée*. L'édition qui nous est offerte ici, d'un sérieux scrupuleux, nous offre ce choix. Otto B. Kraus raconte, durant deux cents pages, les trois derniers mois du block des enfants de Birkenau, où il fut une sorte d'éducateur avant d'échapper à l'extermination programmée – puis Catherine Coquio, en une centaine de pages denses et pourtant d'une grande clarté, retrace le contexte historique plus vaste que le lecteur doit avoir en tête pour donner au récit qui précède sa pleine signification. Cet accompagnement, cet éclairage est d'autant plus nécessaire que ce récit n'est pas un simple témoignage mais une « *fiction autobiographique* », un « *roman-document* » – forme ambiguë s'il en est. Le narrateur, en effet, n'emploie le « je » que dans un premier chapitre d'ouverture où il se présente comme un rescapé, installé en Israël, qui parvient à récupérer le journal d'Alex Ehren, chargé par ses camarades de « *prendre en notes les témoignages* », mais qui mourut, lui, « *tué lors d'une marche de la mort* ». Les chapitres suivants sont alors un récit à la troisième personne, inspiré par ce journal, dans lequel le narrateur n'a plus qu'une présence discrète qui prend la forme d'un « nous » indéfini.

Ainsi que le rappelle Catherine Coquio, les témoignages comme les études sur ce block des enfants demeurent en nombre assez limité. L'œuvre capitale de Raul Hilberg (*La Destruction des Juifs d'Europe*) « *n'en dit à peu près rien* » – et, parmi les témoignages sur la Shoah qui ont conquis une large audience, seul le *Refus de témoigner* (Viviane Hamy, 2005) de Ruth Klüger en relate l'expérience. Catherine Coquio retrace donc les décisions successives des nazis qui décidèrent d'abord de faire du camp de Theresienstadt, non loin de Prague, une sorte de



vitrine, un camp *Potemkine* : la Croix-Rouge, en effet, s'inquiétant (modérément) des rumeurs concernant les camps, désirait visiter l'un d'eux. Il fut donc décidé d'accueillir ses représentants dans cette ancienne ville de garnison, après avoir remis à neuf les bâtiments et éliminé les prisonniers les moins présentables. C'était là, pouvait déclarer fièrement le pouvoir nazi, une « *ville offerte aux Juifs* » – ainsi que l'annonçait le titre d'un film de propagande (souvenons-nous : c'est sur des photographies de ce film qu'Austerlitz, le personnage de Sebald, tente de reconnaître les traits de sa mère assassinée...). Au cas où leur curiosité ne serait pas satisfaite, si ces inspecteurs aisément trompés exigeaient de savoir où étaient conduits ceux que l'on

transportait « *vers l'est* », on pourrait aussi leur faire visiter, à Birkenau même, là où avaient été envoyés les indésirables de Theresienstadt, un « *camp des familles* » et, à l'intérieur de celui-ci, « *leurre dans le leurre* », un block des enfants. Catherine Coquio analyse avec précision comment furent mis en place ces dispositifs qui avaient donc pour but, en une sorte de paradoxe monstrueux, de maintenir en vie, pour un délai que les nazis seuls connaissaient, des victimes dési-

Une jeune fille naïve et rusée à la fois, avec l'énergie d'un inébranlable espoir et une douceur comme miraculeuse au sein de cet enfer.



Jackson Pollock,
Gris océanique,
1953 (Solomon
R. Guggenheim
Museum, New
York)

qui les ont précédés. « *Le roman raconte leur vie quotidienne pendant les derniers mois du camp des familles avant sa liquidation en juillet 1944. Près de 10 000 Juifs furent alors gazés, et les déportés jugés aptes au travail, âgés de 16 à 40 ans, furent envoyés en Allemagne. (...) Rares furent les enfants qui survécurent. (...) C'est en rescapé que l'auteur a écrit ce livre, mais aussi en adulte survivant aux enfants dont il avait eu la charge, réveillant des souvenirs terribles à l'aide d'une fiction-écran symboliquement chargée.* »

Ce n'est qu'à partir de la fin des années 80 qu'Otto B. Kraus a entrepris ce récit (il avait fait paraître d'autres œuvres auparavant) : la première édition parut à Prague, en tchèque, en 1993, sous le titre *Mon frère en fumée*, et la deuxième en Israël, en 1995, version cette fois en anglais et dont le titre était *The Painted Wall*. Il s'agit donc bien de ce que Catherine Coquio appelle une « *fiction tardive* » : comme dans d'autres entreprises semblables (songeons par exemple à l'œuvre d'Imre Kertész), cette distance temporelle permet à l'écrivain, outre la possibilité de recueillir davantage d'informations qu'il ne pouvait en posséder dans les circonstances qu'il a vécues, d'élaborer une forme particulière. Ici le choix d'une narration à la troisième personne qui se présente comme inspirée par un journal – imaginaire, mais dont d'autres exemples proches ont été miraculeusement retrouvés – donne au récit de Kraus sa force, grâce à un mélange de précision documentaire et d'ampleur poétique, parfois allégorique, qui lui est propre.

Au cœur de ces pages, nous trouvons donc le dilemme que doit affronter Alex Ehren (mais également, à ses côtés, tous ceux entre les mains de qui le destin a placé ces enfants) : jusqu'à quel point faire semblant, comment dissimuler aux enfants la mort qui les attend, alors même qu'ils se précipitent, spectateurs curieux et angoissés à la fois, à l'arrivée de chaque nouveau convoi – et qu'ils ne peuvent échapper à la vision et à l'odeur des crématrices ? Aux côtés d'Alex, dans cette « *île* » au sein de l'archipel ténébreux d'Auschwitz, dans ce « *bateau* » qui hante la tempête, se pressent un grand nombre de personnages. Certains sont des personnalités historiques : nous croisons ainsi Eichmann en visite d'inspection et découvrons surtout l'effrayant docteur Mengele, poursuivant aveuglément

ses expériences sur les jumeaux ou faisant dresser des arbres généalogiques pour confirmer ses théories raciales. Jakob Edelstein, « *l'ancien patriarche du ghetto* » de Theresienstadt, que les nazis soupçonnent d'avoir falsifié les listes pour les transports, doit voir exécuter sous ses yeux son fils et sa femme avant d'être lui-même abattu. D'autres, indique Kraus dans une note liminaire, « *sont un montage de plusieurs personnes réelles* ». Certains d'entre eux sont inoubliables : ainsi de Lisa Pomnenka, qui peint avec les enfants, sur un mur du block, un paysage imaginaire paradisiaque, un « *pré vert et fleuri* » où viennent se réfugier les oiseaux qui ont disparu du camp. Jeune fille naïve et rusée à la fois, avec l'énergie d'un inébranlable espoir et une douceur comme miraculeuse au sein de cet enfer, elle s'offre à Alex avant de s'effacer au détour d'une page, avec une grâce presque féérique, sans que l'on sache quel fut son sort. Adam, lui, est un *piepel*, le favori, confident, complice et sans doute jouet sexuel, du kapo Jagger : innocent et pervers, cruel et enfantin, il écrit, avec l'aide d'Alex de surprenants poèmes riches de trouvailles surréalistes. Les enfants, bien sûr, sont une présence indéfinie mais vibrante, c'est pour eux que Kraus témoigne – mais sans tenter de se mettre à leur place, en les laissant, précisément, à leur place. Ce n'est qu'ainsi qu'il parvient à nous faire imaginer, douloureusement, la faim qui les détruit mais aussi leur curiosité intellectuelle, leurs cauchemars nocturnes ou diurnes mais aussi leurs rires devant un spectacle de marionnettes, leur solitude mais aussi les chants qu'ils entonnent en chœur.

À l'arrivée de ce printemps qui pour la plupart sera leur dernier, un vieux prisonnier les guide derrière un block afin qu'ils puissent y admirer le seul arbre du camp : « *un pommier qui avait pris racine entre les rangées de barbelés vivait et fleurissait malgré la fumée et les barbelés dont le courant électrique avait tué les oiseaux et malgré les fines cendres qui saupoudraient les branches* ». Et les enfants l'admirent en silence, en souriant sans doute, « *comme si l'arbre était un daim qu'un bruit aurait pu effrayer* ».

Thierry Cecille

LE MUR DE LISA POMNENKA

D'OTTO B. KRAUS

Traduit de l'anglais par Stéphane et Nathalie Gailly, L'Arachnée, 335 pages, 24 €

REPÈRES

1^{er} septembre 1921

Naît à Prague.

Mai 1942 Déporté

avec sa famille à Theresienstadt.

Décembre 1943

Déporté avec sa famille à Auschwitz.

1948 Parution à

Prague d'un premier roman *Terre sans Dieu*.

Mai 1949 Émigre en

Israël, s'installe dans un kibboutz.

5 octobre 2000

Meurt d'un cancer de l'estomac.